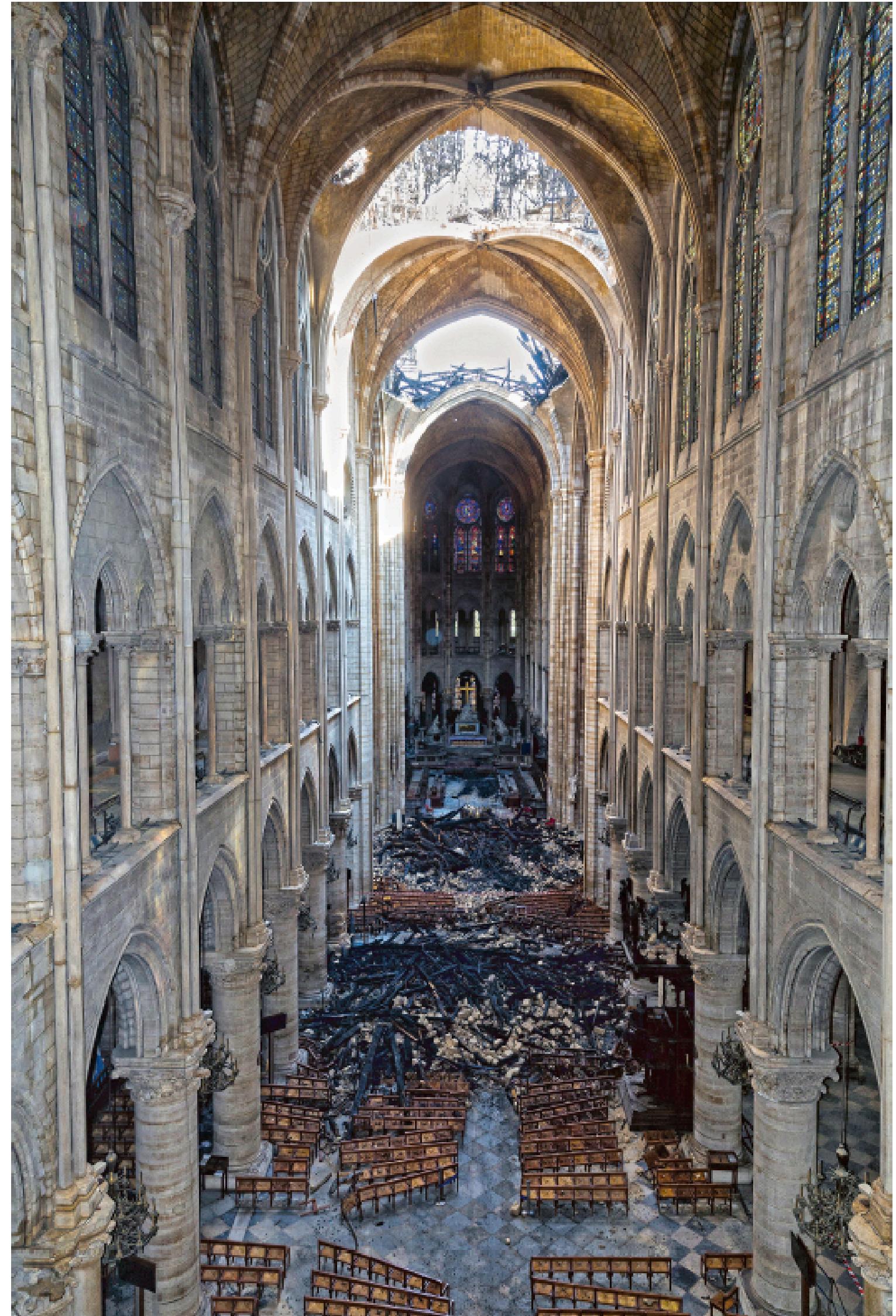
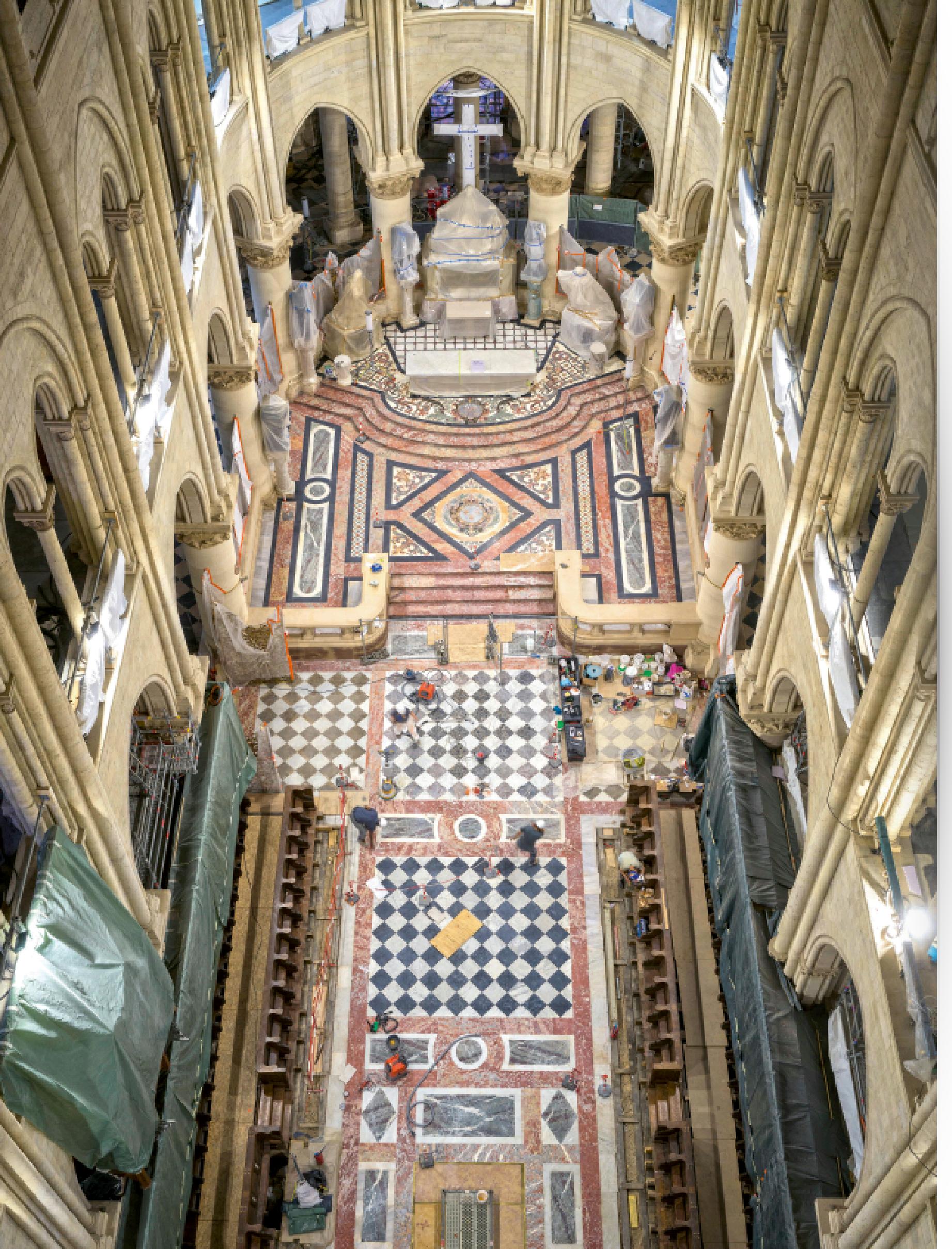


LE BILAN DU DÉSASTRE

Le 16 avril au matin, quel est l'état de Notre-Dame ? L'édifice a été profondément blessé, mais il a tenu. C'est une donnée qui rend possible sa restauration. Il y a, tout d'abord, ce qui a été irrémédiablement perdu, à savoir l'ensemble des charpentes et des couvertures qu'elle portait. Perdues, les 2 000 tables de plomb qui couvraient l'édifice et qui, au XIX^e siècle, pendant la grande restauration de Viollet-le-Duc, étaient venues remplacer celles du Moyen Âge, dont les premières avaient été réalisées à la suite d'un legs effectué, en 1182, par l'évêque Maurice de Sully, qui avait entrepris la construction de la cathédrale en 1163. Disparue également et réduite à l'état de quelques pièces de bois calcinées, la charpente médiévale de la cathédrale. Celle qu'on appelait « la forêt » de Notre-Dame, en raison du nombre de pièces de bois la constituant et de l'effet produit lorsqu'on s'y promenait, était une des rares charpentes en grande partie médiévale à avoir eu la chance d'échapper aux destructions depuis plus de huit cents ans. Au-dessus des voûtes de la nef et du chœur de la cathédrale, les charpentes dataient en partie du XII^e siècle, début de la construction de Notre-Dame, et en partie du XIII^e siècle. À cette époque, entre 1230 et 1250, on avait rehaussé les murs de la cathédrale afin d'élargir ses fenêtres, et la charpente avait été recomposée. Dans le transept, la charpente datait du XIX^e siècle. En effet, durant la grande campagne de restauration qu'il mène de 1843 à 1864, en collaboration avec Jean-Baptiste Lassus jusqu'à sa mort en 1857, puis seul, Eugène Viollet-le-Duc réalise une nouvelle charpente afin d'asseoir à la croisée une nouvelle flèche. C'est donc l'ensemble de ces charpentes qui a disparu dans les flammes.

Au lendemain de l'incendie, la cathédrale présente un paysage de désolation.
Dans sa chute, la flèche a percé les voûtes.





À gauche

Parmi les nombreux chefs-d'œuvre que compte le chœur de Notre-Dame, la marqueterie de marbre au sol est l'un des plus méconnus.

Ci-dessus

Haut : Avant de restaurer la marqueterie, les restaurateurs de pierre la débarrassent de toutes les protections qui ont permis de la préserver sous les échafaudages.

Bas : Le pavement a remarquablement traversé les siècles, même s'il est usé par le passage des usagers de la cathédrale. La deuxième étape consiste à inventorier les tesselles de marbres prêtes à se décoller, puis à les refixer par injection.

Droite : Pour que le ragréage soit invisible à l'œil nu, le choix de la bonne teinte de pigments est essentiel.

« Être conservatrice-restauratrice de vitraux, c'est comprendre et prendre soin des œuvres pour les transmettre aux générations futures. C'est aussi conserver la valeur d'usage du vitrail, pour qu'il continue à remplir sa triple fonction : esthétique, spirituelle et pratique. Le vitrail est à la fois une œuvre d'art fragile, peinte aux deux faces, et un objet d'architecture devant assurer l'étanchéité de l'édifice. C'est un art de la limite, entre l'intérieur et l'extérieur, entre le profane et le sacré. Mais cet objet singulier est surtout le "média qui transforme la lumière physique en lumière divine". Le vitrail filtre la lumière du soleil pour créer l'espace du sacré. Viollet-le-Duc, au XIX^e siècle, a voulu établir dans Notre-Dame une lumière scintillante et nacrée pour accompagner l'architecture. Remettre les vitraux au chœur de Notre-Dame, c'est réinstaller le sacré dans la cathédrale ! »

Flavie Serrière Vincent-Petit
Conservatrice-restauratrice du patrimoine vitrail
et présidente de la Manufacture Vincent-Petit

Détail du vitrail d'Eudes de Sully, évêque en 1197. Le plomb souligne le dessin, tout en assemblant les verres de couleurs différentes. Les verres sont peints avec de la grisaille et tinctés de jaune d'argent, une technique découverte vers 1300.

